

Réception Outre-Rhin des idéaux de la Révolution française.

La Révolution française 1789-1799 a laissé des traces indélébiles dans toute l'Europe, dans le domaine politique, social et culturel.

En France: la révolution de 1789 sonne le glas de l'Ancien Régime, de la société des trois ordres et des privilèges. La Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen, l'égalité des citoyens devant la loi, la proclamation des libertés fondamentales et la souveraineté de la Nation, qui désormais sera gouvernée par des représentants élus, marquent un tournant dans l'Histoire.

Les idées révolutionnaires ont été diffusées dans une grande partie de l'Europe continentale, de profonds changements en ont été la conséquence, ont touché et modifié les frontières et les Etats européens par l'invasion napoléonienne puis les guerres dites de "libération".

Pour ce qui est de l'Allemagne qui n'existe pas (SERG) la réception s'est surtout opérée en Prusse. (1789-1806)

I. Situation allemande à la fin du 18^{ème} siècle

A. Situation politique

Le territoire allemand se compose de plus de 300 petits Etats souverains. Il n'y a ni capitale, ni centralisation. Le Saint Empire Romain Germanique (SERG) est très affaibli, l'autorité de Léopold II (successeur de Joseph II) est très instable. Une levée de masses comme en France est impossible.

Goethe und Schiller s'exclament en 1797

„Deutschland? Aber wo liegt es? Ich weiß das Land nicht zu finden. Wo das Gelehrte beginnt, hört das Politische auf“ Xenien

L'Allemagne ? Mais où est-ce ? Je ne peux pas trouver ce pays. Là où commence l'érudition, le politique s'arrête.

B. Situation économique et sociale

Tout au long du 18^{ème} siècle, l'Allemagne reste un pays agricole, au rendement faible. Au-delà de l'Elbe, le servage existe encore.

Selon Frédéric Le Grand (Frédéric II roi de Prusse 1740-1786): "L'agriculture est le premier de tous les arts."

Les campagnes connaissent une forte croissance démographique. La pauvreté, et la criminalité qui en résulte, ne cesse de croître. L'autorité des petits Etats étant faible, les chemins sont envahis de brigands, les villes de mendiants. (*Les Brigands* - Schiller). Tout cela a l'avantage de fournir à l'industrie naissante (manufactures) une main-d'oeuvre bon marché et exploitée.

Il n'existe que peu de moyens de communication entre les différents Etats.

L'aristocratie allemande est moins puissante qu'en France. La majorité de la population est d'origine paysanne.

La bourgeoisie

1. La bourgeoisie économique puissante n'existe quasiment pas, sauf dans quelques grandes villes (Hambourg, Brême, Francfort).

2. La grande bourgeoisie administrative a une position faible et cherche surtout à s'assimiler à la noblesse, par le mariage de ses enfants dans la noblesse. Sa situation dépend des princes. La bourgeoisie allemande est une bourgeoisie intellectuelle, sans conscience politique.

Les idéaux de la Révolution Française ne sont connus que par une minorité d'intellectuels et de *Bildungsbürger* (bourgeois cultivé/éclairé).

Donc les conditions pour une révolution ne sont absolument pas réunies.

Friedrich Engels (Karl Marx) s'en émeut dans un de ses ouvrages, "*deutsche Zustände*". "La Bourgeoisie cultivée, se préoccupe de musique, de peinture, de poésie, se débat dans des questions philosophiques pendant que les Anglais et les Français avec pragmatisme conquièrent le monde" s'exclame Goethe dans ses conversations avec Eckermann.

C. Exception de la Prusse.

Les rois en Prusse puis de Prusse sont certes des despotes – l'autorité royale est incontestable – mais ils sont conscients des devoirs qu'ils ont à l'égard de leur peuple. Avec Frédéric le Grand (règne de 1740 à 1786) la Prusse devient l'arbitre de l'Europe. Entreprenant des réformes rigoureuses, s'appuie sur une administration puissante et efficace.

En despote éclairé, Frédéric le Grand ne voit pas l'intérêt de faire appel à la collaboration de la nation. « Raisonnable tant que vous voulez, sur tout ce que vous voulez, mais obéissez ». Les jalons sont posés pour fonder une identité prussienne grâce à l'unification de l'Etat et à une administration rigoureuse.

Le despote éclairé gouverne dans l'intérêt de ses peuples, mais sans les associer aux décisions.

D. Situation intellectuelle

Désir d'imiter la France dans les cours européennes en général, dans les cours germaniques plus particulièrement. Frédéric II écrit plus en français qu'en allemand, on imite un peu partout Versailles, les milieux cultivés parlent et écrivent en français, les bibliothèques contiennent des livres et des journaux français.

Aufklärung (les Lumières) 1720-1800

L'Aufklärung marque tous les aspects de la vie de l'époque, la religion, la philosophie, l'évolution politique économique et sociale par l'intermédiaire du despotisme éclairé (Frédéric II en Prusse et Joseph II en Autriche). Le despotisme éclairé est fondé sur les Lumières, mais n'en reste pas moins absolutiste !

Le 18^{ème} siècle est le siècle de la philosophie. Les Lumières sont nées en Grande-Bretagne et en Allemagne, dans les pays de confession protestante. L'Aufklärung accompagne et encourage la montée de la bourgeoisie. Trois grands thèmes inspirent la pensée des Lumières: la liberté, le progrès et l'homme. Le bien-être de la société est placé au-dessus de celui des privilégiés, l'éducation de l'individu est son idéal absolu. Le dogmatisme des Eglises est critiqué, toutes les structures de pouvoir sont suspectes.

Kant : *critique de la raison pure* bouleverse la perception européenne durablement.

Dans son essai *qu'est-ce que les Lumières ? Was ist Aufklärung?* (1784) il définit la devise des Lumières de la manière suivante : Sapere aude ! (« Ose penser par toi-même »).

La littérature est considérée comme la médiation entre la bourgeoisie et la philosophie. Ceci implique de nouveaux genres littéraires et un nouveau style : on évite le fantastique, l'alambiqué, on cherche avant tout la clarté dans la construction et les propos, un style simple afin d'éduquer, moraliser les lecteurs. (fable moralisante, roman de formation et d'éducation, satire didactique, drames bourgeois, le poème éducatif, on fait revivre les idéaux moraux de l'Antiquité grecque, on prêche la tolérance religieuse, l'humanisme.)

- **Lessing** *Emilia Galotti* 1772 qui illustre le conflit entre bourgeoisie et aristocratie /
lère pièce politique
 - o *Nathan le Sage* 1779 qui prêche la tolérance religieuse
- **Wieland** (début du roman d'éducation *Agathon* 1767
- l'œuvre du pédagogue **Pestalozzi**

Sturm und Drang 1770-76

La rébellion n'a pas eu lieu dans la rue, mais dans un mouvement littéraire, celui du Sturm und Drang.

Premier soulèvement moral et esthétique de la jeunesse en Allemagne contre le conformisme bourgeois, on revendique une authenticité allemande.

Ce mouvement exprime la primauté de l'individu, des sentiments, l'affirmation de soi. On refuse la tradition, le modèle français, on cherche l'originalité allemande, un nouveau sentiment vital. C'est la jeunesse de Goethe et de Schiller

II. Réception de la révolution en France

1. Première phase – très courte 1789 – 1791 :

fin de l'absolutisme, Constitution de 1791, Déclaration des Droits de l'Homme

Jusqu'en 1792 presque tous les écrivains et intellectuels allemands ont une impression positive, voire enthousiaste, des événements français. Sympathies politiques, de l'admiration, même si parfois elle est un peu condescendante (la France rattrape une situation que l'Allemagne éclairée (Prusse) connaît déjà).

Personne ne pouvait rester indifférent au principe de la souveraineté populaire. Les bourgeois cultivés et les intellectuels sont favorables aux idéaux de la Révolution. On souhaite donc l'amener en Allemagne.

Klopstock écrit son ode célèbre "*Eux et pas nous*" 1790 dédiée à La Rochefoucauld où il dit en substance: « Si j'avais 100 voix, je chanterais la liberté des Français / Ce n'était pas toi, ma patrie, qui a grimpé les sommets vers la liberté, c'était la France. »

Goethe

Son poème *Prométhée* est une provocation, une mise en doute de Dieu et de l'autorité divine, de l'ordre social en vigueur et de l'autorité des princes.

Faust finit par mettre en doute le début de la genèse, au début était le Verbe? Voyant qu'il n'avance pas beaucoup avec cela il s'exclame, non, au début était l'action
"Im Anfang war die Tat"

Dans son drame historique *Götz von Berlichingen* 1773 s'écrit « ne peut être heureux et grand que celui qui n'a besoin ni de régner ni d'obéir pour être quelqu'un »

"Glücklich und groß kann nur der sein, der weder zu herrschen noch zu gehorchen braucht, um etwas zu sein" 1er acte

Schiller comprend dès *Les Brigands* 1781, ayant subi très tôt l'arbitraire des princes allemands, que l'individu doit opposer au pouvoir politique un contre-pouvoir éthique. Il est le témoin, puis l'auteur d'un bouleversement essentiel, celui de la fin de l'absolutisme et de la montée de la bourgeoisie.

Le pathos et le sentimentalisme des premières œuvres de Schiller jusqu'en 1785 (*Les Brigands*) sont l'expression de la montée de l'humain opposé au politique.

Ainsi, Karl von Moor, un des deux personnages centraux des *Brigands*, exprime sa lassitude face aux conventions, « corset » de son corps et de son esprit. Il formule toute sorte de critiques envers les pays allemands, souhaite une République, qui ferait pâlir d'envie Rome et Sparte. Sa révolte est d'une très grande modernité.

Cabale et amour 1784 : l'histoire d'amour tragique entre le noble Ferdinand von Walter et Louise Miller, fille de musicien, incarne le conflit entre la bourgeoisie et la noblesse. Ferdinand, l'aristocrate formule des idées progressistes et tente de les mettre en pratique.

2. Deuxième phase 1792-1794 :

Exécution de Louis XVI en 1793, terreur, guerres de libération

Toutes ces œuvres sont autant d'attaques contre l'arbitraire de l'absolutisme, on leur oppose les idéaux de libertés mais on ne propose pas de changer les pouvoirs, l'ordre social. On se contente de dénoncer une situation, les hiérarchies sociales.

La Révolution française est considérée comme un échec lorsque le 21 janvier 1793 on guillotine Louis XVI. Cette deuxième phase est marquée du côté allemand par un rejet définitif.

Pour Goethe – Schiller : la Révolution est la conséquence d'une mauvaise politique.

Pour Schiller, elle est la conséquence d'une Cour dispendieuse, du manque de morale du peuple français, l'œuvre d'une ambition, de la passion d'un petit groupe de meneurs qui instrumentalise la masse. Ce n'est pas une œuvre de sagesse. A la mort de Louis XVI, les révolutionnaires sont qualifiés de « *elende Schinderknechte* » de misérables tortionnaires.

Cette nouvelle compréhension du politique, cette politisation de la masse, porte en elle le danger d'une vitalité qui ne serait pas équilibrée par la Raison. Dès 1793, avec la terreur des Jacobins, se produit un changement dans sa façon de voir les choses.

Dès les *Brigands*, Karl sait qu'il ne pourra pas changer l'ordre du monde. Il n'appelle pas à la révolution. Il dénonce les travers d'une société, proteste, exprime son indignation. Mais l'ordre du monde, celle de l'Autorité est intériorisée et regagne ses droits.

Schiller connaît la dichotomie entre raison et sentiment, esprit et matière. Idéal et réalité ne se rejoignent pas. Ce thème sera repris dans toutes les œuvres de maturité, dans *Don Carlos* et *Wallenstein* principalement. L'idéal ne peut pas être maîtrisé. L'idée de liberté ne mène à rien de bon. L'harmonie du monde ne peut être ébranlée. Dans le combat de l'Homme contre l'ordre du monde, l'Homme est toujours perdant, il est broyé, anéanti.

Quand Schiller attaque l'absolutisme, la tyrannie dans ses pièces, il cherche non pas à accuser le pouvoir, mais cherche à lui faire entendre raison. Quand il critique l'absolutisme, il ne prêche pas la rébellion contre un Etat, il ne s'agit jamais de fomenter la révolte du peuple contre la noblesse. Schiller attend que la noblesse soit raisonnable et conduise des réformes d'en-haut. Ainsi dans

Dans *Don Carlos* 1787 le Marquis de Posa explique au roi Philip II d'Espagne, qu'il n'a rien à faire avec la démocratie ou une révolution bourgeoise, il rêve d'un temps où, le bonheur du citoyen » [...] sera la réconciliation avec le Prince. " Philip pourrait être le roi parmi des millions de rois. Pour ce faire, il doit donner à ses sujets la « liberté de pensée ».

Donc : l'éducation de l'humanité ne peut venir que de l'aristocratie. L'aristocratie doit non seulement être éduquée, mais l'éducation passe par elle ! Toute cette fin du 18^{ème} siècle est aux prises avec cette question : est-ce que les idées et les idéaux sont possibles politiquement sans éducation générale des peuples ? Il faut faire des citoyens pour la Constitution et non une Constitution pour les citoyens!

Schiller veut l'émancipation de l'individu, mais le bouleversement politique et sociétal, la terreur et l'exécution du roi avait déclenché son aversion. Du reste, les questions économiques ne l'intéressaient pas. Il ne tendait que vers l'autonomie intellectuelle.

C'est au moment de la radicalisation des événements, qu'il formule clairement une sévère critique. La réponse à ce tournant politique fut donnée par ses *Lettres sur l'éducation esthétique de l'homme* (*Über die ästhetische Erziehung des Menschen* – rédigées entre février 1792 et décembre 1793). Il fallait obligatoirement, écrit Schiller, prendre le chemin de l'esthétique pour résoudre ce problème politique, en d'autres termes, on avait besoin de l'art pour rendre l'homme capable d'user de manière sensée de la liberté qu'il venait de conquérir politiquement. Seul les idéaux esthétiques peuvent prévenir l'homme de la brutalité des moeurs. La Révolution française aura prouvé que la raison et la volonté ne suffisent pas pour réaliser l'idéal de la liberté politique.

1799: *das Lied von der Glocke* où il met en garde contre la libération du peuple
Traduction par X. Marmier.
Paris, Charpentier, 1854 (pp. 35-45).

Là où règnent les forces inintelligentes et brutales, là l'œuvre pure ne peut s'accomplir. Quand les peuples s'affranchissent d'eux-mêmes, le bien-être ne peut subsister.

Malheur ! lorsqu'au milieu des villes l'étincelle a longtemps couvé ; lorsque la foule, brisant ses chaînes, cherche pour elle-même un secours terrible ; alors la révolte, suspendue aux cordes de la cloche, la fait gémir dans l'air et change en instrument de violence un instrument de paix.

Liberté ! Égalité ! Voilà les mots qui retentissent. Le bourgeois paisible saisit ses armes ; la multitude inonde les rues et les places, des bandes d'assassins errent de côté et d'autre. Les femmes deviennent des hyènes et se font un jeu de la terreur. De leurs dents de panthères elles déchirent le cœur palpitant d'un ennemi. Plus rien de sacré ; tous les liens d'une réserve pudique sont rompus. Le bon cède la place au méchant, et les vices marchent en liberté. Le réveil du lion est dangereux, la dent du tigre est effrayante ; mais ce qu'il y a de plus effrayant, c'est l'homme dans son délire. Malheur à ceux qui prêtent à cet aveugle éternel la torche, la lumière du ciel ! elle ne l'éclaire pas, mais elle peut, entre ses mains, incendier les villes, ravager les campagnes.

Un léger apaisement se fait sentir avec *Guillaume Tell* 1804 héros de l'indépendance de Suisse.

Dans son combat pour la liberté personnelle et celle de la collectivité, Guillaume Tell assassine le tyran, représentant l'arbitraire. L'individu sauve la communauté pour asseoir un nouvel ordre harmonieux. Agissant pour le bien de la collectivité, il agit pour le bien universel. Le général et l'individuel forment la totalité esthétique, instaure une idylle consciente et voulue. Schiller donne à ce héros une valeur universelle.

Notons également l'Hymne à la joie, poème écrit en 1785 où Schiller décrit avec pathos l'idéal classique d'une société humaine où tous seraient égaux.

Goethe s'inscrit dans un contexte d'activité politique. En 1775, il s'installe à Weimar en tant qu'attaché à la cour du duc Charles Auguste, devient conseiller secret de légation dès 1776. Trois années plus tard, il est nommé commissaire à la Guerre et obtient la direction des finances de l'État. Il se rend compte très vite de l'étroitesse dans laquelle le fait vivre sa fonction politique, constate avec résignation que les possibilités d'action sont extrêmement limitées.

Goethe n'a pas été gagné dès le début par une quelconque euphorie. Il s'est du reste plaint en 1824 dans une lettre à Johann Peter Eckermann d'avoir été taxé de conservateur, "ami de l'existant" à cause de ses critiques de la Révolution et de ses excès ainsi que de la Contre-

Révolution. Pour lui, les changements, par ailleurs absolument nécessaires, ne peuvent venir que d'en haut.

« Man macht sich durch Selbstrache schuldig – man soll Gott und seine Oberen die Strafe der Verbrecher überlassen » *Belagerung von Mainz*

(On se rend coupable de vouloir se faire justice soi-même – il faut laisser à Dieu et à ses Grands le soin de la punition.)

Goethe va prendre ses distances par rapport à son oeuvre de jeunesse. Son analyse : une grande révolution n'est jamais le fait du peuple mais d'un gouvernement, car une révolution devient obsolète dès lors que les gouvernements sont équitables et attentifs de telle sorte qu'ils puissent – par des réformes adéquates et des améliorations adaptées – anticiper les mécontentements.

Du reste une révolution ne peut pas s'exporter d'un peuple à l'autre. L'imitation est néfaste, voire dangereuse, surtout après la paix retrouvée après la Guerre de Sept Ans, dans une Allemagne morcelée où l'opinion publique n'a aucun impact.

Goethe se méfie par principe du peuple, incapable d'élaborer une ligne directrice, en proie aux désordres, aux agitations. Le peuple a la mémoire courte – aucun suivi, n'est pas constructif. « *Die Absetzung des Königs bringt keine neue Freiheit, sondern Anarchie* »

(La destitution du roi n'apporte pas de liberté nouvelle, mais l'anarchie)

Il est de surcroît le seul à son époque à relater et déplorer les violences sexuelles faites aux femmes (les viols), ce qui lui vaut du reste des ennuis avec son éditeur Cotta.

Pourtant, le phénomène français de la révolution accompagne ses oeuvres toute sa vie. Le plus grand des poètes allemands ne pouvait pas rester insensible au plus important des phénomènes historiques européens de l'époque. Bien des années plus tard, les événements de Mayence sont présents dans son esprit, ses lettres et son oeuvre tardive (*Campagne in Frankreich 1792*, parut en 1822), oeuvre dans laquelle il décrit les violences physiques les plus fortes de l'ensemble de l'oeuvre de Goethe.

Il est question de la Révolution dans :

Hermann et Dorothea (1797) *Hermann et Dorothee*

Die natürliche Tochter (1803) *La fille naturelle*

Venezianische Epigramme (1795) *Epigrammes à Venise*

Belagerung von Mainz (1820) *Siège de Mayence* (une rétrospective, puisque les événements ont eu lieu en 1793)

Campagne in Frankreich 1792 (1822) *Campagne de France*

Unterhaltung deutscher Ausgewandeter (1794-1795) *Entretiens d'émigrés allemands*

... et dans *Faust* !

Le traitement de la problématique y est allégorique et symbolique, propose une antithèse classique à la révolution, due à la condamnation de la violence.

Hermann und Dorothea 1797, épopée en 9 chants et en vers relatant l'annexion des pays rhénans transformés en département.

Un fils de bonne famille tombe amoureux d'une jeune fille qui traverse son pays natal dans un convoi de réfugiés fuyants les révolutionnaires français. Goethe évoque dans certains extraits les relations entre la France et l'Allemagne (ou les pays rhénans) pendant la période de la Révolution française, en particulier à la fin de 1792 et en 1793

Extrait 1 :

Dans ces jours d'effervescence, tous les peuples ne tournaient-ils pas leurs regards vers la capitale du monde qui l'avait été si longtemps et qui maintenant méritait ce nom superbe ? [...] Et nous, comme ses voisins, nous fûmes les premiers, enflammés par cette ardeur. Puis ce fut la guerre et des colonnes de Français armés s'approchèrent, ils avaient l'âme exaltée. Gaiement ils plantèrent des arbres joyeux de la liberté, promettant à chacun de respecter ce qui lui appartenait, et à chacun de lui laisser son gouvernement propre. Ainsi les Français, triomphants, conquièrent d'abord l'esprit des hommes par l'ardeur et l'allégresse de leurs entreprises, et séduisirent le cœur des femmes par leur grâce irrésistible. Le poids de la guerre aux lourdes exigences nous parut léger, car l'espérance entourait à nos yeux l'avenir de ses voiles chatoyants et attirait nos regards dans les voies nouvellement ouvertes.

Extrait 2 :

Cependant, le ciel se troubla bien vite. Une race corrompue, indigne de faire le bien, se disputa les avantages du pouvoir. Ils s'évergèrent entre eux et opprimèrent leurs voisins, leurs nouveaux frères, et ils nous envoyèrent une foule égoïste. Et nous vîmes les chefs se livrer à l'orgie et piller en grands, tandis que les petits, jusqu'au moindre d'entre eux, pillaient et vivaient dans la débauche. Ils ne semblaient avoir qu'une crainte, c'est qu'il ne restât pas grand chose à piller pour le lendemain. Excessive était la détresse, et, chaque jour, croissait l'oppression. Personne n'entendait nos cris ; ils étaient les maîtres de l'heure.

[...] En un clin d'oeil les paisibles instruments des champs se changèrent en armes, la fourche et la faux dégouttèrent de sang.

GOETHE, *Hermann et Dorothee*, chant VI "Clio", 1797
traduction Hippolyte Loiseau, © Aubier, Paris, 1991, pages 126-128.

Goethe voit les acquis de la Révolution qu'avec le recul, il admirait beaucoup Napoléon, non pas en tant qu'homme politique et chef de guerre, mais en tant que "génie" et force de la nature. Il avait de la sympathie pour l'homme qui avait rétabli la paix en Europe et mis un terme aux agitations de la Révolution.

Du reste : Les Belles Lettres ne se préoccupent que peu de la Révolution. La fin du 18^{ème} est une époque poétique. Heine parlera plus tard d'un deuxième monde autonome et parallèle aux préoccupations politiques de l'époque - (thème de la fuite en Italie/dans la Grèce antique/dans des temps germaniques reculés)

C'est durant cette décennie que se déploie le classicisme de Weimar par la fructueuse collaboration entre Goethe et Schiller, due en bonne partie à la distance que prennent les deux poètes face aux événements ! Coalition esthétique pour faire face aux horreurs de la révolution et de la guerre. Poésie et politique s'excluent pour Goethe (Lettre à Eckermann en mars 1832) qui fuit en Italie 1786-87, où il écrit ses drames classiques *Iphigénie en Tauride* et *Torquato Tasso*, dans lesquels il prône la discipline et l'ordre, l'humanisme du Goethe classique.

Dans *Maximes et réflexions* il conseille au peuple de Paris "Mieux vaut des injustices que de les éliminer d'une manière injuste" (mieux vaut l'injustice que le désordre).

« Es liegt nun einmal in meiner Natur, ich will lieber eine Ungerechtigkeit begehen als Unordnung ertragen »

Phrase sortie du reste de son contexte, (Goethe voulait sauver un jacobin du lynchage populaire), citée bien des années plus tard par Thomas Mann dans sa polémique contre son frère Heinrich, par Romain Rolland 1927 dans *l'âme enchantée* « n'essaie pas de reprendre pour ton compte le mot du génial égoïste, qui aimait mieux l'ordre de l'univers que le bien du prochain, et la tranquillité de sa contemplation que l'action dangereuse contre le mal présent... », par Martin Walser en 1982 dans sa pièce *In Goethes Hand*.

La révolution devrait être menée par des gens cultivés, raisonnables, donc par la minorité de bourgeois riches et de nobles progressistes. Le calme et l'ordre sont les conditions premières pour la voie réformatrice en passant par l'éducation et la formation de l'humanité. Le peuple ne peut pas être sujet de l'histoire et du politique.

Schiller dans sa revue *Die Horen* exprime son désir de neutralité politique. Au milieu du tumulte politique, il convient de former un cercle pour les muses et les grâces d'où doit être banni toute partialité impure. Il convient de se concentrer sur les centres d'intérêts humainement purs, construire une île de neutralité au milieu de la partition politique du monde.

Cette distance est accentuée plus tard, lors des guerres de libération, où Goethe fuit dans la poésie perse de Hafis et rédige son "*Divan Est-Ouest*", poèmes écrits entre 1819 et 1827.

Goethe, le citoyen du monde, a déploré ce que Hegel a applaudi : le réveil de l'individualité des peuples. Il y voyait en germe le déclin de l'Europe. Il cherchait den *ganzen Menschen*, l'humain dans son entité corps/âme/esprit, - la totalité, l'unicité entre raison et sensualité, sentiment et volonté, la discipline qui tend vers un homme complet. Il est resté fidèle, lui le cosmopolite, à la culture des Lumières, qui pensait à l'Europe mais également à l'humanité toute entière.

Les romantiques

Pour Görres, la révolution est le grand tribunal de Dieu, pour Eichendorff, la révolution française est une explosion de forces telluriques, une déchirure à travers l'Histoire, la fin des Lumières, le triomphe de l'irrationnel, le déchaînement des éléments naturels, une tempête un déferlement de vagues et de pulsions.

Klopstock a une phrase restée fameuse : *Frankreich schuf sich frei* (la France a gagné la liberté à la force du poignet)

A partir de 1791 certains Aufklärer se distancient du diktat (très germanique) du respect face à l'autorité et aux traditions. C'est une première depuis la guerre des paysans. Ils invitent les classes défavorisées à renverser le système. Mais le défi intellectuel et politique a été énorme, plus dans les pays allemands qu'en France. L'Allemagne est fondée sur le principe de l'Etat autoritaire (Obrigkeitsstaat), ses sujets soumis à l'empereur (Untertane).

Exception: Les Jacobins

Après la prise de Mayence (par le général Custine le 21 octobre 1792, les Français occupent militairement Mayence et tentent d'y installer une république qui dure quelques semaines mars 1793 - juillet 1793. Pour les Allemands qui vivaient là, la Révolution avait cessé d'être l'objet de débats politiques qui n'engageaient personne. Mayence devait être selon Custine "le boulevard de la liberté" de tous les peuples de l'empire allemand

Les Jacobins allemands épousent les idéaux liberté, égalité, fraternité, veulent donc mettre un terme immédiat à l'arbitraire politique et aux privilèges de l'aristocratie, libérer les masses populaires du joug féodal, améliorer les conditions de vie des citoyens et mettre un terme à la guerre. Il fallait changer la Constitution avant toute chose.

Les écrits de ces Jacobins sont nombreux, incitent à la pensée critique, à l'action citoyenne, tentent de développer une conscience nationale, se montrent solidaires avec tous les peuples opprimés, mais il s'agit d'une littérature triviale, de brûlots, de pamphlets, de comptes-rendus de voyage, de quelques drames, des œuvres médiocres, entre la critique sociale et la satire.

Réactions :

⇒ Pour les jacobins : la dictature révolutionnaire est phase de transition nécessaire. Donc, ils cautionnent les violences. Les exactions furent extrêmes – les historiens spécialistes parlent d'atmosphère de pogroms.

⇒ Peu d'écho dans la bourgeoisie, n'est pas prête à suivre. Seuls quelques aristocrates sont solidaires du peuple. En outre, le rassemblement, l'organisation du peuple est interdit.

⇒ L'obéissance aveugle est innée ! On n'a que peu, voire pas du tout, de pratique politique, on connaît mal la différence entre une monarchie constitutionnelle et une monarchie parlementaire.

⇒ Les Jacobins sont persécutés, doivent publier sous des noms d'emprunt, des pseudonymes. Chassés d'un territoire à l'autre, beaucoup partent à Strasbourg en 1791 (territoire français) où ils peuvent publier et vivre librement et lancer des appels à la population opprimée de l'autre côté du Rhin, ou à Hambourg (territoire danois) où règne la liberté de presse.

Pourquoi les pensées positives sont-elles plutôt minoritaires ?

Les raisons sont ...

Politiques : Frédéric Guillaume II réagit avec beaucoup de laxisme à la Révolution Française, voyait cette révolution d'un bon oeil puisque cela affaiblirait la France.

Les valeurs françaises de liberté et égalité sont piétinées car la liberté des peuples n'est pas respectée par l'occupation même de l'Allemagne!

Philosophiques : On constate trop d'illusions rousseauistes (*Contrat social*). Légalité naturelle des hommes s'avère être une illusion.

Le dégoût de voir les basses classes se mêler aux décisions politiques, le dégoût de la terreur instaurée par Robespierre entraînent le rejet de la révolution comme moyen de changement social et la déception des hommes des Lumières.

Psychologiques : peur des conséquences irrationnelles de l'émotion, de l'hystérie collective. Défiance face à la mentalité française en général, à celle de Paris en particulier. La France est la mère de toutes les frivolités, de toutes les immoralités. (Impression par exemple laissée sur Goethe par Mme de Staël)

Economiques : la dynamique du capitalisme remplace la servitude féodale, le profit remplace la vertu, les lois du marché les lois de la morale.

La notion de propriété à la base de l'ordre social. Les dépossédés, les personnes dépendantes économiquement ne sont pas des membres à part entière de la société bourgeoise. La liberté c'est la propriété.

Religieuses : la révolution attaque le christianisme, tentative d'une restitution du paganisme. Fin du pouvoir par la grâce de Dieu implique le bouleversement complet des mentalités, ébranle le système de castes, de la hiérarchie sociale millénaire

Traditionnelles : la révolution renie, rejette les liens immuables, incontournables d'une société, à savoir la tradition, la légitimation, l'expérience (das Überkommene, les valeurs en cours, ce qui est transmis depuis des générations)

Ainsi les membres des corporations de Mayence expliquent à Custine être tout à fait satisfaits du statu quo dans leur ville, leur système politique et économique, d'entre-aide fonctionnant bien et soulageant les plus démunis, ils souhaitent à la Nation française d'être aussi heureuse avec sa nouvelle Constitution que le peuple de Mayence l'est avec la sienne. Les valeurs universalistes, les principes d'éternelles vérités ne les concernent pas.

La croisade pour la liberté de tous, l'appel à la guerre civile entre adeptes et réfractaires face à ce nouvel idéal perturbent les citoyens. Ces Français-là ne sont pas des occupants classiques, des ennemis comme on les connaissait depuis longtemps, mais des fanatiques, des prédicateurs de l'égalité et d'une liberté, notions que l'on ne comprenait pas bien.

Le modèle allemand:

En opposition à la révolution française : l'idéalisme allemand

Kant et les classiques de Weimar sont pour la monarchie constitutionnelle et le libéralisme modéré, veulent des réformes d'en haut, en appelle à la raison du monarque éclairé, craignent la plèbe inculte et immature. Re-volutio pour Kant signifie bouleversement dans sa façon de penser. Les sujets n'ont aucun droit à la révolte. Le changement violent de la Constitution est illégal.

Les classiques aspirent à éduquer le peuple par l'art, atteindre d'abord une nation culturelle

L'Allemagne des révolutions

La fuite et le silence sont souvent une réponse à ce qui ne peut s'analyser, s'expliquer. Parfois la réponse est dévoyée, voire cryptée, et arrive plus tard vers 1820/1830 - ex.: Heinrich Heine.

A la fin du 18^{ème} siècle, il ne restait quasiment plus rien de l'euphorie révolutionnaire en Allemagne. Les Jacobins ont été démantelés après la chute de la République de Mayence, les quelques restants étaient persécutés et n'opéraient que sporadiquement. En revanche, le nombre des opposants à la révolution grandissait.

Après les guerres de libération, la défaite des troupes françaises, les populations restent passives, mais les universités bruissent toujours. Les associations d'étudiants, les *Burschenschaften*, soutenues par leurs professeurs, manifestent bruyamment leur désir de voir la fin du pouvoir absolu. La renaissance des idées libérales se fait sentir à l'intérieur de la Confédération. Une vague de répression s'abat immédiatement sur le territoire. Les décrets de Karlsbad en 1819 placent la presse et les universités sous haute surveillance, systématisent le contrôle policier.

Les soulèvements en Grèce, qui proclame son indépendance en 1830, en Espagne, Italie et Pologne, en Belgique, les émeutes des Trois Glorieuses en France déclenchent des mouvements similaires en Allemagne. Le peuple, galvanisé par les événements européens, revendique plus de libertés, des réformes politiques, un parlement, une représentation du peuple, un régime constitutionnel. L'ordre figé imposé par la Restauration devient insupportable. Lors de la grande fête de Hambach (dans le Palatinat) en 1832, les nationaux et libéraux réclament d'une même voix une patrie libre et unie.

L'annonce en France de la révolution de 1848 met le feu aux poudres, les tensions sociales et politiques s'aggravent rapidement. Le peuple dresse, sous les couleurs noir-rouge-or, des barricades, les combats de rue font 300 victimes érigées en martyrs. A Francfort, dans l'église Saint-Paul, La Constitution de la Paulskirche s'inspire clairement des idéaux de la Révolution Française

Des représentants du peuple se rassemblent dans le but de proclamer une république. Les délégués souhaitent modifier la Confédération germanique en structure démocratique, préparer les premières élections libres. Les pays allemands veulent s'unir, le peuple veut obtenir le droit de donner son avis. Les élections ont lieu, 330 parlementaires élus assistent, le 18 mai 1848, à la première Assemblée constituante élue par tous les Allemands. Le Parlement s'avère incapable de renverser l'ordre établi, Frédéric-Guillaume IV ne tient aucun compte de cette assemblée, refuse la couronne que celle-ci lui offre. Les révolutions à Vienne et à Francfort se terminent dans le sang. Le Parlement de Francfort est dissout en 1849. La révolution se solde par un nouvel échec. Pourtant, les rêves laissent des traces, sont un modèle pour les mouvements futurs. La Prusse est devenue une monarchie constitutionnelle. La philosophie kantienne conduit à la contemplation, à l'immobilisme plus qu'à l'action.

Des avancées notoires en Prusse :

L'accélération de la modernisation se fait grâce au code napoléon (fin des inégalités, unification du Droit, réorganisation administrative et territoriale, von Stein et Hardenberg font entrer les principes démocratiques dans la monarchie, Humboldt réforme l'éducation prussienne. Il considère toute sa vie que la culture de soi, la *Bildung*, est plus essentielle que le service de l'État.

Afin de rendre le Code civil accessible aux lecteurs ignorant le français, il fait l'objet immédiatement de traductions, notamment en italien et en allemand. Dès 1804 le code s'applique aux territoires allemands de la rive gauche du Rhin, puis un peu plus tard à la rive droite.

Même si la révolution de 1848 échoue, ces idéaux continuent d'inspirer la Constitution de la République de Weimar et la Loi Fondamentale en 1949. La Déclaration des Droits de l'Homme est base de la Constitution de la RFA, puis de l'Allemagne réunifiée. La constitution est comprend une déclaration des droits fondamentaux très complète dans le texte même et non pas en préambule (comme en France par exemple).